

Vous êtes un lâche, parce que vous avez fait signer à ces deux valets des écrits mensongers, que, par un reste de prudence pourtant bien inutile, vous n'auriez pas voulu signer vous-même.

Vous êtes un lâche, parce que vous rendez les coups dont je vous enveloppe à des prêtres, qui ne peuvent pas et ne voudraient pas, non plus, vous le savez, se colleter avec un fier-à-bras de carrefour.

Vous êtes un lâche, parce que, galopant sans cesse dans des flaques de boue, vous essayez de faire croire que les gens qui reculent devant les éclaboussures ont peur de vous.

Et, malgré le dévoilement de vos plagiats et de vos faux, vous croyez encore survivre à l'écorchement que vous venez de subir ; vous osez, comme on l'a vu dans votre entretien avec Sauvalle, pousser des ricanements à propos de mon *Lauriat*.

C'est le temps de vous appliquer encore ces vers de votre ami le grand Victor :

Jé t'ai saisi, j'ai mis l'écriveau sur ton front ;
Et maintenant la foule accourt et te bafoue.
Toi, tandis qu'un poteau le châtement te cloue,
Que le carcan te force à lever le menton,
Tandis que, de ta veste arrachant le bouton,
L'histoire, à mes côtés, met à nu ton épaule,
Tu dis : " Je ne sens rien ! " et tu nous railles, drôle !
Ton rire sur mon nom gâtiment vient écumer.
Mais je tiens le fer rouge et vois ta chair fumer.